



Bruno Verdi devant son Monolith.
Le Monolith capte les gestes du danseur par l'intermédiaire de cellules photo-sensibles, puis ces informations sont transformées en signaux midi qui vont aller piloter un synthétiseur.

SPECTACLE

LES NOUVELLES ENTRENT DANS

La danse semble être le royaume d'un seul maître, le corps. Mais, petit à petit, de nouveaux outils ou moyens d'expression se glissent sur la scène de certains chorégraphes. C'est le cas pour Bruno Verdi qui multiplie les initiatives dans cette direction.

Qui aurait cru, il y a encore dix ans, que les nouvelles technologies feraient leur apparition dans le domaine de la danse ? Discipline peu médiatisée, la danse contemporaine se trouve pourtant souvent à l'avant-garde. Aujourd'hui, par exemple, quelques compagnies utilisent régulièrement des procédés ultramodernes pour créer, mais aussi gérer leurs spectacles. C'est ainsi que Bruno Verdi,

directeur artistique de sa propre compagnie, réalise ses créations à l'aide de l'ordinateur de façon systématique. Il est en effet à l'origine d'un véritable programme chorégraphique, baptisé "chorétique" qui permet de visualiser le ballet sur l'écran avant même qu'il soit créé. Le chorégraphe dessine une série de mouvements sur une tablette graphique, puis assemble les différentes séquences qu'il sort

SPECTACLE

TECHNOLOGIES LA DANSE

ensuite sur imprimante. Ce système permet de préparer la production du spectacle avant de commencer les répétitions, mais aussi de sauvegarder les différentes chorégraphies et même d'imprimer des fiches techniques sur certains mouvements. La chorétique, "science de la danse et des nouvelles technologies", aide également la Compagnie à gérer ses productions, sa diffusion et son administration. Sur le plan artistique, Bruno Verdi se définit lui-même comme un "chorégraphe de la technoculture", c'est à dire comme un artiste possédant également des compétences scientifiques. Bien entendu, ses chorégraphies futuristes intègrent aussi les nouvelles technologies. Dans "Aïda 2006" - Aïda est un opéra du compositeur Giuseppe Verdi qui serait, paraît-il, l'arrière grand-oncle de notre chorégraphe, et c'est en 2006 que ce dernier fêtera ses cinquante ans... ! - on découvre le Monolith, synthétiseur musical

en forme de pyramide. Cette sculpture de 2,30 mètres de hauteur, est commandée par les mouvements des danseurs. Le principe est simple - si l'ose dire... - un dispositif de détection des variations lumineuses (plus de soixante cellules photo-électriques), un micro-ordinateur équipé d'une carte de mesures et d'une carte MIDI, un synthétiseur et un logiciel basé sur un algorithme permettant de régler les associations entre les cellules et le synthétiseur.

Une source de lumière est projetée sur le Monolith devant lequel les danseurs dansent : en coupant le flux de lumière ils déclenchent différentes notes ou sons sur le synthétiseur. La chorégraphie devient alors une réflexion sur le corps mais également sur le son, car c'est le mouvement qui crée la musique. Autre innovation : le Technovox, défini par la Compagnie de Bruno Verdi comme un "amalgame de technologies audio qui transforment le son vocal en son instrumental, par analyse de fréquences et d'ondes FM". Les paroles prononcées par les danseurs se convertissent en mélodies ou percussions.

Bruno Verdi a également mis au point d'autres appareils surprenants tels que les "digit woods", arbres musicaux qui réagissent aux impulsions des danseurs et les "digit gloves", gants dont les capteurs émettent des sons par le toucher. Certains danseurs portent même des bras robotisés ! On est loin de l'opéra classique du vieux Giuseppe, mais il faut dire que Bruno Verdi est un passionné... Il a fondé, il y a quelques années, le GRAT (Groupe de Recherches en Arts Technologiques - qui travaille actuellement en collaboration avec une université de Vancouver, au Canada (pays dont il est originaire) et qui a pour but d'étudier un "programme informatique appliqué à la danse". Les nouvelles technologies entrent dans la danse à petits pas... ■

Juliette Richez



DANSE-IMAGES

Le danseur dort. Il a les gestes abandonnés de celui qui avance doucement dans son sommeil. C'est le début d'une exploration dans cet univers où le réel côtoie l'irréel, où la plus folle imagination s'inspire et joue avec la plus objective matérialité, en part et y revient. Du dormeur, d'autres lui-même - corps sans tête - s'échappent vers le cosmos. Leur tête est loin devant déjà, apparitions fugaces de visages projetés sur le fond de scène...

C'est le spectacle d'une chorégraphie et danseuse, Catherine Langlade, et d'une artiste vidéo, Ghislaine Gohard. Leur recherche : intégrer l'image à la danse, en faire un élément interactif de la chorégraphie. Une image qui déclenche le jeu des danseurs, une image qui est un prolongement du geste ou de l'imaginaire déployé par le danseur. Leur inspiration : un débat entre un univers purement virtuel, abstrait et mathématique représenté par les images de Ghislaine, et un univers poétique et éminemment humain, représenté par la chorégraphie de Catherine. Pour elles, et dans l'ombre de Léonard de Vinci, ces deux univers se rejoignent, s'incluent et s'expliquent l'un l'autre. En témoignent les rapprochements entre les images du cosmos et de la biologie : une éruption solaire et la pupille de l'œil, ou le dessin des constellations et le schéma du système lymphatique. Les constructions fractales sont la meilleure représentation de cette rencontre. Ces abstractions mathématiques permettent d'accéder en

une seule formule à une représentation qui va de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Sur les images de Fractales prêtées par Jean-François Colonna, les danseurs enroulent et déroulent leur chaîne dans une infinité de figures toujours semblables et différentes.

À l'issue de son voyage dans le cosmos, le spectacle plonge dans l'univers biologique, royaume de l'image instrumentalisée où les danseurs poursuivent leur quête. Si Ghislaine va chercher ses images aussi bien à l'Observatoire de Paris que dans les centres de recherche en imagerie médicale de l'Hôpital Sainte-Anne ou de l'Institut Gustave Roussy, elle en réalise également elle-même une bonne partie en 2D ou 3D sur son Atari. Enchaînées dans une perpétuelle évolution, dans une transformation jamais achevée et projetées sur le fond de scène ou sur un petit écran porté par les danseurs, elles sont au même rythme que la chorégraphie. Celle-ci joue une alchimie des corps. Pas de rupture, mais une ondulation aux accélérations retenues. La performance des danseurs n'y est pas donnée à voir, elle s'intègre subtilement aux gestes simples, à la poésie créée. ■

Florent Azisomanoff
Ustranote, danse : Catherine Langlade, Régis Bourquin, Sébastien Laplanche ; images : Ghislaine Gohard ; musique : Thierry Azam ; lumière : Eric Würtz.
Rens : 43 34 85 40 / 39 16 40 76.